



**HAL**  
open science

**Rapport de John Barzman, directeur de thèse, au jury de soutenance examinant le projet de thèse soumis par Serge Tillmann, "André Siegfried 1875-1964. L'Odyssée de l'Occident. La construction d'une histoire des identités", le jeudi 18 octobre 14 h 30 - Amphi Mazeline Université Le Havre Normandie, destiné à être inséré dans le rapport de soutenance rédigé par M. le Professeur Gérard Noiriel.**

John Barzman

► **To cite this version:**

John Barzman. Rapport de John Barzman, directeur de thèse, au jury de soutenance examinant le projet de thèse soumis par Serge Tillmann, "André Siegfried 1875-1964. L'Odyssée de l'Occident. La construction d'une histoire des identités", le jeudi 18 octobre 14 h 30 - Amphi Mazeline Université Le Havre Normandie, destiné à être inséré dans le rapport de soutenance rédigé par M. le Professeur Gérard Noiriel.. [Rapport de recherche] IDEES Le Havre UMR IDEES 6266 CNRS/Université Le Havre Normandie. 2018. hal-01901271

**HAL Id: hal-01901271**

**<https://hal.science/hal-01901271v1>**

Submitted on 22 Oct 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Rapport de John Barzman, directeur de thèse, lors de la soutenance par Serge Tillmann de sa thèse "André Siegfried 1875-1964. L'Odyssée de l'Occident. La construction d'une histoire des identités", le jeudi 18 octobre 14 h 30 - Amphi Mazeline Université Le Havre Normandie, destinée à être insérée dans le rapport de soutenance rédigé par M. le Professeur Gérard Noiriél.**

Le professeur John Barzman dit d'abord qu'il est heureux de voir cette thèse arriver devant ce jury, composé d'experts reconnus sur le sujet, chacun dans son domaine, car il pense qu'elle contribue à la compréhension non seulement de la pensée d'André Siegfried mais de la pensée dominante en France pendant les deux premiers tiers du vingtième siècle.

En tant que directeur de thèse, il pense qu'il lui revient de dire quelques mots sur le parcours académique du doctorant, clairement atypique, dans la mesure où celui-ci éclaire la thèse devant le jury. M. Tillmann a d'abord obtenu un CAP de peintre en bâtiment en 1978 ; dix ans plus tard soit en 1988 et 1989, il a obtenu un DEA et un CAPES d'histoire, puis divers diplômes qui ont débouché sur une thèse de théologie à l'université de Strasbourg en 2012, intitulée « La prédication d'Albert Schweitzer, 1898-1948 », pour laquelle il a reçu le Prix Louis Schmutz de la Fondation St Thomas. C'est alors qu'inspecteur d'académie basé au Havre, il a pris contact avec le professeur Barzman et proposé de travailler sur une thèse d'histoire contemporaine dont ils ont choisi le sujet ensemble. La rédaction de cette thèse a pris un peu plus de cinq années, pendant lesquelles le doctorant avait le statut de salarié, aucun financement destiné à soutenir sa recherche et des responsabilités administratives de plus en plus lourdes. Si l'on se réfère à la durée recommandée pour les étudiants des sciences de la matière et de la vie bénéficiant d'un financement privé ou public, malheureusement étendue sans prise en compte des conditions particulières aux sciences humaines et sociales, soit trois années, et le calcul que le doctorant salarié peut consacrer à sa thèse environ moitié moins de temps qu'un doctorant financé, il estime que le texte examiné a été mené à terme au prix d'un gros effort et largement dans les temps.

En 2013, au moment de ses premières rencontres avec Serge Tillmann, le choix d'une étude sur André Siegfried lui a semblé correspondre à un besoin de l'histoire d'une région où la figure d'André Siegfried a le statut de grand Havrais, fils de grand Havrais, et d'intellectuel havrais distingué, dont on aime donner le nom aux collèges, aux lycées, aux salles d'université, aux rues des villes, alors qu'une controverse à son propos, lancée par le livre de Pierre Birnbaum « La France aux Français, histoire des haines nationalistes », n'avait pas encore pu être pleinement replacée dans le contexte d'une connaissance de l'ensemble du parcours et des travaux de Siegfried, **sans parti pris d'admiration ou**

**d'hostilité systématiques**, à partir de documents objectifs. Sur ce dernier point, après plusieurs inflexions dans un sens ou dans l'autre, il estime que la thèse présentée a trouvé le juste équilibre.

Le premier titre choisi suggérait une étude beaucoup plus vaste : « André Siegfried : de l'intelligence du monde. Histoire et identité, le destin d'un intellectuel français ». Après le recensement des innombrables travaux d'André Siegfried, il a semblé au directeur et au doctorant qu'un resserrement du sujet autour de la logique des travaux du personnage lui-même et de la mise en évidence de la grande idée sous-jacente à toute son œuvre, à savoir la suprématie de l'Occident, s'imposait pour des raisons de temps et de cohérence. Impossible en effet, d'étudier chaque monographie ou reportage de Siegfried et de les confronter systématiquement point à point avec ceux d'autres auteurs contemporains de Siegfried ou avec l'historiographie actuelle. Il aurait fallu pour cela être spécialiste de la Nouvelle Zélande, du Canada, du comportement politique de l'Ouest de la France, de l'Angleterre, du suffrage universel, des Etats-Unis, de l'Amérique latine, du judaïsme, de l'Afrique du Sud, de la dynamique coloniale et de la stratégie de la colonie de peuplement, enfin de la Suisse, pour ne prendre que les objets les plus importants. L'objectif de la thèse a donc été restreint à la question de savoir s'il existait une idée directrice dans ses travaux de 1902 à 1959, si elle pouvait être articulée clairement, si elle avait évolué et si elle avait interagi sous l'effet de l'exercice du pouvoir dans certains domaines, en examinant des sources écrites, publiées ou manuscrites. Ce resserrement s'est exprimé dans le nouveau titre "André Siegfried 1875-1964. L'Odyssée de l'Occident. La construction d'une histoire des identités".

Le doctorant s'est donc orienté vers une histoire intellectuelle et culturelle de cette personnalité française éminente sur la base de sources primaires. Celles-ci comprennent des dossiers des Archives nationales, du Collège de France et de Sciences Po ; des publications d'auteurs autres que Siegfried sur les mêmes sujets qu'il a traités, mais publiées avant ou à peu près en même temps que les siennes, qui avaient pu servir d'inspiration ou, a contrario, offraient l'exemple d'une pensée différente. Mais surtout la thèse s'appuie sur l'immense corpus des livres, préfaces, articles de revues, cours et conférences, sous forme de photocopies, de plans, ou de notes manuscrites, et sur une partie de la correspondance. Corpus auquel il faut ajouter les articles de presse rendant compte de son œuvre. M. Tillmann n'a donc pas choisi seulement les sources primaires qui l'intéressaient mais l'ensemble de la production de l'homme, quitte à y trouver des documents qui atténueraient ou changeraient radicalement son hypothèse de départ. Ce dépouillement a été complété par l'étude des analyses de son œuvre après sa mort, avant, pendant et depuis la controverse, c'est-à-dire par l'état de la recherche sur André Siegfried au cours des cinquante dernières années chez les historiens, les géographes, les sociologues et les politologues.

M. Barzman se propose de suivre la démarche conventionnelle de signaler quelques aspects du travail qui peuvent encore être améliorés avant de dire quels sont à son avis ses points forts.

Sa première remarque concerne l'absence de véritable recherche sur les penseurs britanniques qui ont pu inspirer le publiciste normand, puisqu'il est assez clair que le Royaume Uni a été l'objet de son admiration et qu'il a longtemps souhaité une alliance franco-britannique dans laquelle la France tiendrait toute sa place, et qui dominerait le monde. Il y a certes un développement sur Edward Gibbon Wakefield, mais ce dernier semble être plus un homme d'action qu'un penseur d'envergure, donc peu d'exploration de l'univers intellectuel britannique dominant à l'époque où le gouvernement de Londres étendait son empire dans le monde et concédait le suffrage à certaines catégories populaires lentement et à petites doses. On soupçonne que Siegfried appartient à un réseau de penseurs de la supériorité de la race blanche, du christianisme et de la civilisation occidentale, dont il n'est peut-être pas le principal pilier mais simplement un prosélyte ou un adaptateur à l'aire francophone. M. Barzman se demande si un tel réseau pourrait inclure surtout des Britanniques, mais sans doute aussi des penseurs américains et allemands ? Il dit que ce regret est en même temps un compliment, car le terrain suggéré est vaste, et Serge Tillmann a su se restreindre sagement à ce qui pouvait être bien fait, laissant peut-être à plus tard cette autre exploration.

Une deuxième remarque concerne le *Tableau politique de la France de l'Ouest*. Il semble au directeur de la thèse que le chapitre qui concerne ce livre n'est pas aussi solidement rattaché au cœur de la pensée siegfriedienne, identifiée dans cette thèse, que pour d'autres ouvrages. Certes M. Tillmann signale qu'on y retrouve des thématiques favorites de Siegfried comme le déterminisme du milieu, de la race, de l'hérédité ; le constat du faible niveau de réflexion de la grande masse des électeurs ruraux et provinciaux, défauts du suffrage universel aux yeux du patricien havrais élevé par des gouvernantes et des tuteurs à domicile. Mais comment ces « tempéraments » des petites contrées de l'ouest se rattachent-ils au sentiment national français, à celui d'appartenir à la race blanche, à la civilisation occidentale ? Ou bien est-ce que cet ouvrage, très prisé des géographes et politologues, est une sorte de détour qui éloigne Siegfried de sa passion sous-jacente pour l'Occident chrétien ? Il suggère à l'impétrant de répondre lorsqu'il aura terminé.

Enfin, sur la forme, certaines parties du texte soumis semblent à M. Barzman ne pas avoir bénéficié du même nombre de relectures que d'autres et comportent des mots manquants ou répétés, et des constructions inachevées, qu'il serait bon d'éliminer avant de diffuser.

Aux yeux de M. Barzman, ces remarques ne sont pas suffisamment graves pour enlever à l'apport de la thèse. Il passe donc à ce qui lui paraît être les deux points forts principaux : le regard sur

l'ensemble de l'œuvre et la mise en évidence d'une volonté idéologique de contribuer à la domination de l'Occident, sous couvert d'une observation empirique de la réalité.

M. Tillmann montre comment dans chaque ouvrage, article ou cours, malgré la prétention de Siegfried de n'être pas un idéologue, le but poursuivi est de convaincre le lecteur de la supériorité de la race blanche, de la civilisation occidentale et du christianisme, dont les valeurs ne peuvent être bien défendues que par ceux qui, en raison de leurs richesses et de leurs pouvoirs, exercent des responsabilités et peuvent résister aux tentations démocratiques de la masse. Il résume cela à la page 300, dans son chapitre sur l'Amérique latine :

« La civilisation impose le sacrifice de l'égalité. L'inégalité devient positive en ce qu'elle permet le progrès de l'esprit et la victoire de la civilisation. L'idéal de civilisation est supérieur à l'idéal démocratique et les élites en sont les garants. »

Le repérage de cette orientation oligarchique constante de Siegfried exige un réexamen des termes et repères qui ont longtemps servi à caractériser André Siegfried : républicain et non royaliste, laïque et non cléricale, fils d'un dreyfusard éminent, peu ou pas impliqué dans la collaboration avec l'occupant allemand et gaulliste, même si ce fut tardivement, adversaire des extrêmes, des totalitarismes soviétiques et nazis. La compréhension de ces termes a connu une évolution considérable depuis 1945 et il convient de donner quelques exemples pour rappeler que Siegfried n'a jamais été un démocrate ou un humaniste universaliste au sens des républicains radicaux de 1871 ou de la Déclaration universelle des droits de l'homme de 1948.

M. Barzman termine donc avec cinq exemples des réflexions et des silences d'André Siegfried que la thèse de Serge Tillmann permet de mettre en perspective.

D'abord un aspect de la pensée siegfriedienne peu analysé jusqu'à présent mais présent dans la thèse de M. Tillmann : son absence de sensibilité aux droits des femmes. Il est frappant que sa mère, Julie Piaux, épouse Jules Siegfried, a joué un rôle de tout premier plan dans le féminisme bourgeois et modéré des années 1890 à 1920, notamment dans le Conseil national des femmes françaises, et que son fils André n'accorde qu'une place négligeable à cette question dans ses études. Le fait que la Nouvelle Zélande ait été le premier Etat du monde à conférer le droit de vote aux femmes, est pour lui un témoignage des dangers que comporte une extension trop grande de la démocratie.

Deuxièmement, la question de l'antisémitisme et l'interrogation sur l'absence de continuité entre les valeurs portées par ses parents et ses écrits ultérieurs. Son père, Jules Siegfried, a pris parti pour la révision du procès qui a condamné Dreyfus et était considéré comme un dreyfusard important. André mentionne la traversée du désert à laquelle Jules a été condamné en raison de cette prise de

position. Le lecteur non averti des œuvres d'André Siegfried est donc surpris par le caractère résolument raciste et antisémite des descriptions de l'immigration en provenance d'Europe orientale dans ses écrits. Mais les éléments de biographie présentés par Serge Tillmann nous aide à comprendre cette contradiction apparente. Le camp dreyfusard n'était pas composé que d'humanistes universalistes. Une bonne partie pensait simplement que la justice militaire française s'était trompée de coupable et qu'il fallait trouver et punir le vrai coupable. Celui qui incarne le mieux cette tendance est le colonel Piquart qui a défendu l'innocence de Dreyfus mais que plusieurs auteurs décrivent comme un antisémite. Or ce colonel Piquart est un ami de la famille Siegfried et le témoin au mariage de Paule Laroche avec André Siegfried. Si cette amitié correspond à une proximité de « tempérament », pour employer les mots siegfriediens, il n'y aurait plus de contradiction entre la jeunesse dreyfusarde d'André et son antisémitisme évident des années 1920 à 1944 prolongé par ses écrits postérieurs.

Troisièmement sur l'accusation de collaboration pendant l'Occupation allemande portée contre Siegfried. Ses défenseurs argumentent qu'il n'a exercé aucune fonction politique dans le régime de Vichy de 1940 à 1944, se contentant de professer à l'Ecole libre et au Collège de France, et qu'à peine arrivé à Paris, le Général de Gaulle l'a invité à discuter l'avenir de Sciences Po et la formation des futures élites françaises. Tillmann nous montre que Siegfried n'a pas dit un mot sur les lois anti-juives et sur l'exclusion de ses collègues juifs, et que ses écrits avaient plutôt le sens de fondements théoriques accompagnant ces lois. Tillmann resitue le problème dans l'historiographie actuelle des intellectuels français au vingtième siècle.

« La question n'est plus tant la collaboration avec l'ennemi allemand et nazi, mais la participation à la vie d'un courant antisémite, xénophobe et raciste authentiquement français, qui profite de l'occupation pour s'exprimer plus librement. » (p. 364)

Quatrièmement, Tillmann nous permet de mieux comprendre son attitude face à la civilisation américaine. Page 108, il nous apprend que le cœur de l'Occident est britannique et français, les deux Etats capables de construire et d'exploiter des empires mondiaux, et que les Etats-Unis ne font partie que de la périphérie et sont menacés par deux dangers : l'un démographique en raison de leur libéralisme à l'égard des anciens esclaves africains américains et des immigrants d'Europe orientale, juifs, catholiques et orthodoxes ; l'autre, culturel, découlant de la fascination des Américains pour les gadgets, les machines et la production de masse. Les Etats-Unis étant un sujet d'étude assez développé en France aujourd'hui, l'historien constate à quel point les observations de terrain de Siegfried étaient limitées, confinées sans doute aux réseaux des amis de son père négociant et aux personnalités connues des consulats français, et à quel point elles correspondaient aux

préoccupations de la diplomatie française et du négoce français de l'époque : que Washington continue son alliance avec la France et le Royaume Uni plutôt que de dépenser son énergie dans des réformes démocratiques intérieures, et que la qualité supérieure des exportations françaises sur la production américaine soit reconnue.

Il n'y a pratiquement aucune reconnaissance dans ses travaux sur la république d'outre-Atlantique de l'existence d'une tradition radicale démocrate et d'une réflexion d'intellectuels contestataires comme WEB Du Bois, fondateur du NAACP, ou des véritables humanistes démocrates et rationalistes comme John Dewey, aucune exploration des archives américaines, aucune enquête quantitative par ses propres moyens allant au-delà des études les plus connues. Il est intéressant de noter qu'à peu près à la même époque où Siegfried travaillait à son *Tableau des Etats Unis*, il a croisé à l'Institut français de Londres un autre protestant français intéressé par la république américaine, André Philip, qui, lui, a choisi une observation de terrain dans les quartiers populaires des grandes villes, dans les camps de bûcherons des forêts, auprès de milieux chrétiens socialistes, et en a rapporté une vision entièrement différente intitulée « *Le problème ouvrier aux Etats-Unis* », qu'André Siegfried a préfacé.

Cinquièmement, cette thèse montre que Siegfried n'a pas été seulement un observateur, un voyageur, un auteur de synthèse, un moraliste, mais aussi un acteur politique de haut niveau à plusieurs reprises. D'abord simplement par ses notes de voyages qui renseignaient le Quai d'Orsay, mais aussi en tant que représentant de la France dans les négociations économiques internationales autour du Traité de Versailles et ses modifications postérieures, et plus tard comme professeur à l'Ecole de Guerre en 1944 et 1945. Les colonels et généraux qui ont commandé l'expédition française en Indochine ont reçu ses cours à l'Ecole de Guerre sur la civilisation occidentale et le tempérament des Asiatiques. M. Barzman se demande si la sous-estimation par les militaires français de leur ennemi vietnamien, qui a conduit à la catastrophe française de Dien Bien Phu, ne venait pas en partie de l'enseignement de Siegfried sur l'infériorité de la race jaune.

A ce propos, M. Barzman note qu'André Siegfried se réfère peu à l'Indochine quand il parle de la race jaune. Il signale en contre-point l'ouvrage récent de Jean-François Klein, son collègue à l'université du Havre, qu'il a eu le plaisir de traduire, intitulé « *Ulysse Pila, 'Vice-Roi de l'Indo-Chine', des routes de la soie aux coulisses du pouvoir colonial (1837-1909)* », qui montre à quel point la conquête et la mise en valeur de ce territoire par la France a bénéficié d'une collaboration étroite et prolongée avec les marchands chinois de la région, méprisés par André Siegfried. Il montre aussi les conflits entre les « petits blancs » déjà installés sur place et les grandes compagnies, les généraux et les cadres de l'administration coloniale français.

Pour conclure, M. Barzman dit que la thèse s'interroge sur le fait que malgré l'adoption par les Nations Unies de la Déclaration universelle des droits de l'homme en 1948 à Paris, Siegfried a choisi de ne pas modifier ses analyses et ses écrits jusqu'à sa mort en 1959. Face à la progression large et générale, reflétée dans les prises de position d'une grande majorité des Etats représentés à l'ONU, de l'égalité des hommes, Siegfried incarnait clairement une arrière garde qui refusait l'égalité des êtres humains, Européens et autres, hommes et femmes, c'est-à-dire une des caractéristiques de ce qui est presque universellement compris aujourd'hui comme la philosophie humaniste. En fait l'adoption par l'ONU de cette conception de l'humanité est le résultat d'une longue évolution des recherches, de la pensée et des opinions à travers tout le vingtième siècle, évolution qui a inquiété Siegfried et contre laquelle il a lutté de toutes ses forces. Il semble à M. Barzman que M. Tillmann choisit de façon assez systématique de constater ce positionnement, et de le situer dans l'évolution de la pensée française et mondiale, mais de laisser la condamnation morale à un autre registre de la réflexion que celui d'une thèse d'histoire.

Son apport est donc de nous fournir les éléments d'une évaluation de la trajectoire de cet intellectuel français, au cœur des institutions des trois républiques françaises du vingtième siècle.